

## Livre XII

Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne	Livre XII - Fable 0	<i>page 2</i>
Les compagnons d'Ulysse	Livre XII - Fable 1	<i>page 3</i>
Le chat et les deux moineaux	Livre XII - Fable 2	<i>page 4</i>
Du thésauriseur et du singe	Livre XII - Fable 3	<i>page 5</i>
Les deux chèvres	Livre XII - Fable 4	<i>page 6</i>
Le vieux chat et la jeune souris	Livre XII - Fable 5	<i>page 7</i>
Le cerf malade	Livre XII - Fable 6	<i>page 8</i>
La chauve-souris, le buisson et le canard	Livre XII - Fable 7	<i>page 9</i>
La querelle des chiens et des chats et celle des chats et des souris	Livre XII - Fable 8	<i>page 10</i>
Le loup et le renard	Livre XII - Fable 9	<i>page 11</i>
L'écrevisse et sa fille	Livre XII - Fable 10	<i>page 12</i>
L'aigle et la pie	Livre XII - Fable 11	<i>page 13</i>
Le milan, le roi et le chasseur	Livre XII - Fable 12	<i>page 14</i>
Le renard les mouches et le hérisson	Livre XII - Fable 13	<i>page 15</i>
L'amour et la folie	Livre XII - Fable 14	<i>page 16</i>
Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat	Livre XII - Fable 15	<i>page 17</i>
La forêt et le bûcheron	Livre XII - Fable 16	<i>page 18</i>
Le renard, le loup et le cheval	Livre XII - Fable 17	<i>page 19</i>
Le renard et les poulets d'Inde	Livre XII - Fable 18	<i>page 20</i>
Le singe	Livre XII - Fable 19	<i>page 21</i>
Le philosophe Scythe	Livre XII - Fable 20	<i>page 22</i>
L'éléphant et le singe de Jupiter	Livre XII - Fable 21	<i>page 23</i>
Un fou et un sage	Livre XII - Fable 22	<i>page 24</i>
Le renard anglais	Livre XII - Fable 23	<i>page 25</i>
Daphnis et Alcimadure	Livre XII - Fable 24	<i>page 26</i>
Philémon et Baucis	Livre XII - Fable 25	<i>page 27</i>
La matrone d'Éphèse	Livre XII - Fable 26	<i>page 28</i>
Belphégor	Livre XII - Fable 27	<i>page 29</i>
Les filles de Minée	Livre XII - Fable 28	<i>pages 30 &amp; 31</i>
Le juge arbitre l'hospitalier et le solitaire	Livre XII - Fable 29	<i>page 32</i>

# Dédicace à Monseigneur le Duc de Bourgogne

Jean de La Fontaine

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles ainsi que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse: elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esopé sont une ample matière pour ses talents, elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ses mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets: les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus: vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaissez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblis: quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toutes les modérations que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. et sont des sujets au-dessus de nos paroles; je les laisse à de meilleures plumes que la mienne et suis avec un profond respect, Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur

De La Fontaine

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,  
Souffrez que mon encens parfume vos autels.  
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse ;  
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.  
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant  
On aperçoit le vôtre aller en augmentant  
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.  
Le héros dont il tient des qualités si belles  
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant  
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,  
Il ne marche à pas de géant  
Dans la carrière de la gloire.  
Quelque Dieu le retient (c'est notre souverain),  
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin ;  
Cette rapidité fut alors nécessaire ;  
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.  
Je m'en tais aussi bien les Ris et les Amours  
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.  
De ces sortes de dieux votre cour se compose  
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout  
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.  
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,  
Imprudents et peu circonspects,  
S'abandonnèrent à des charmes  
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.  
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,  
Erraient au gré du vent, de leurs sorts incertains.  
Ils abordèrent un rivage  
Où la fille du dieu du jour,  
Circé, tenait alors sa cour.  
Elle leur fit prendre un breuvage  
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.  
D'abord ils perdent la raison ;  
Quelques moments après, leur corps et leur visage  
Prennent l'air et les traits d'animaux différents  
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;  
Les uns sous une masse énorme,  
Les autres sous une autre forme ;  
Il s'en vit de petits « *exemplum ut Talpa* ».  
Le seul Ulysse en échappa ;  
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.  
Comme il joignait à la sagesse  
La mine d'un héros et le doux entretien,  
Il fit tant que l'enchanteresse  
Prit un autre poison peu différent du sien.  
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme  
Celle-ci déclara sa flamme.  
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter  
D'une pareille conjoncture.  
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.  
« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphé, accepter ?  
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »  
Ulysse y court et dit : « L'empoisonneuse coupe  
À son remède encore ; et je viens vous l'offrir  
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?  
On vous rend déjà la parole. »  
Le lion dit, pensant rugir  
« Je n'ai pas la tête si folle ;  
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !  
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.  
Je suis roi deviendrai-je un citadin d'Ithaque !  
Tu me rendras peut-être encor simple soldat  
Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse du lion court à l'ours : « Eh ! mon frère,  
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !  
– Ah ! vraiment nous y voici,  
Reprit l'ours à sa manière  
Comme me voilà fait ? comme doit être un ours.  
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?  
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?  
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.  
Te déplaît-je ? Va-t-en, suis ta route et me laisse  
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse.  
Et te dis tout net et tout plat  
Je ne veux point changer d'état. »  
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;  
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus  
« Camarade, je suis confus  
Qu'une jeune et belle bergère  
Conte aux échos les appétits gloutons  
Qui t'ont fait manger ses moutons.  
Autrefois on t'eût vu sauver la bergerie  
Tu menais une honnête vie.  
Quitte ces bois et redeviens,  
Au lieu de ce loup, homme de bien.  
– En est-il ? dit le loup pour moi, je n'en vois guère.  
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;  
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,  
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?  
Si j'étais homme, par ta foi,  
Aimerais-je moins le carnage ?  
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous  
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?  
Tout bien considéré, je te soutiens en somme  
Que, scélérat pour scélérat,  
Il vaut mieux être un loup qu'un homme  
Je ne veux point changer d'état. »  
Ulysse fit à tous une même semonce.  
Chacun d'eux fit même réponse,  
Autant le grand que le petit.  
La liberté, les lois, suivre leur appétit,  
C'était leurs délices suprêmes ;  
Tous renonçaient au lûs de belles actions.  
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,  
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet  
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile  
C'était sans doute un beau projet  
Si ce choix eût été facile.  
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts,  
Ils ont force pareils en ce bas univers  
Gens à qui j'impose pour peine  
Votre censure et votre haine.  
Vous raisonnez sur tout : les ris et les amours  
Tiennent souvent chez vous de solides discours :  
Je leur veux proposer bientôt une matière  
Noble, d'un très grand art, convenable aux héros ;  
C'est la louange ; ses propos  
Sont faits pour occuper votre âme tout entière.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,  
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau  
La cage et le panier avaient mêmes pénates ;  
Le chat était souvent agacé par l'oiseau  
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.  
Ce dernier toutefois épargnait son ami.  
Ne le corrigeant qu'à demi,  
Il se fût fait un grand scrupule  
D'armer de pointes sa fêrûle.  
Le passereau, moins circonspect ,  
Lui donnait force coups de bec.  
En sage et discrète personne,  
Maître chat excusait ces jeux  
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne  
Aux traits d'un courroux sérieux.  
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge  
Une longue habitude en paix les maintenait ;  
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait  
Quand un moineau du voisinage  
S'en vint les visiter, et se fit compagnon  
Du pétulant Pierrot et du sage Raton ;  
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;  
Et Raton de prendre parti  
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,  
D'insulter ainsi notre ami !  
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre ?  
Non, de par tous les chats ! » Entrant lors au combat,  
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,  
Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »  
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?  
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.  
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre  
Prince, vous les aurez incontinent trouvés  
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse  
Elle et ses soeurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

# Du thésauriseur et du singe

Jean de La Fontaine

Un homme accumulait. On sait que cette erreur  
Va souvent jusqu'à la fureur.  
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.  
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.  
Pour sûreté de son trésor,  
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite  
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.  
Là, d'une volupté selon moi fort petite,  
Et selon lui fort grande, il entassait toujours  
Il passait les nuits et les jours  
À compter, calculer, supputer sans relâche,  
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche  
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.  
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître  
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,  
Et rendait le compte imparfait  
La chambre, bien cadenassée,  
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.  
Un beau jour, Dom Bertrand se mit dans la pensée  
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.  
Quant à moi, lorsque je compare  
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,  
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix  
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;  
Les raisons en seraient trop longues à déduire.  
Un jour donc l'animal qui ne songeait qu'à nuire,  
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,  
Un jacobus, un ducaton,  
Et puis quelque noble à la rose ;  
Éprouvait son adresse et sa force à jeter  
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter  
Par les humains sur toute chose.  
S'il n'avait entendu son compteur à la fin  
Mettre la clé dans la serrure,  
Les ducats auraient tous pris le même chemin,  
Et couru la même aventure ;  
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier  
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier  
Qui n'en fait pas meilleur usage !

# Les deux chèvres

Jean de La Fontaine

Dès que les chèvres ont brouté,  
Certain esprit de liberté  
Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage  
Vers les endroits du pâturage  
Les moins fréquentés des humains.  
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,  
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,  
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.  
Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.  
Deux chèvres donc s'émancipant,  
Toutes deux ayant patte blanche,  
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part.  
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.  
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.  
Deux belettes à peine auraient passé de front  
Sur ce pont ;  
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond  
Devaient faire trembler de peur ces amazones.  
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes  
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.  
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,  
Philippe Quatre qui s'avance  
Dans l'île de la Conférence.  
Ainsi s'avançaient pas à pas,  
Nez à nez, nos aventurières,  
Qui toutes deux étant fort fières,  
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas  
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire  
De compter dans leur race, (à ce que dit l'histoire),  
L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,  
Dont Polyphème fit présent à Galatée ;  
Et l'autre la chèvre Amalthée ,  
Par qui fut nourri Jupiter.  
Faute de reculer, leur chute fut commune.  
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau  
Dans le chemin de la Fortune.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée  
Destine un temple en mes écrits,  
Comment composerais-je une fable nommée  
Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle  
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,  
Va se jouant des coeurs que des charmes ont pris  
Comme le chat et la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?  
Rien ne lui convient mieux et c'est chose commune  
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis  
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris  
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,  
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,  
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue  
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,  
Mon dessein se rencontre, et, si je ne m'abuse,  
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits  
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse  
Comme le chat de la souris.

## LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris, de peu d'expérience,  
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,  
Et payant de raisons le Raminagrobis  
« Laissez-moi vivre une souris  
De ma taille et de ma dépense  
Est-elle à charge en ce logis ?  
Affamerais-je, à votre avis,  
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?  
D'un grain de blé je me nourris  
Une noix me rend toute ronde.  
À présent je suis maigre attendez quelque temps  
Réservez ce repas à Messieurs vos enfants. »  
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.  
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée  
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
Tu gagnerais autant à parler à des sourds.  
Chat, et vieux, pardonner ? cela n'arrive guères.  
Selon ces lois, descends là-bas  
Meurs, et va-t-en, tout de ce pas,  
Haranguer les soeurs filandières  
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.»  
Il tint parole ; et, pour ma fable,  
Voici le sens moral qui peut y convenir  
La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir ;  
La vieillesse est impitoyable.

# Le cerf malade

Jean de La Fontaine

**FABLE**

En pays pleins de cerfs , un cerf tomba malade.  
Incontinent maint camarade  
Accourt à son grabat le voir, le secourir,  
Le consoler du moins multitude importune.  
« Eh ! messieurs, laissez-moi mourir.  
Permettez qu'en forme commune  
La Parque m'expédie ; et finissez vos pleurs. »  
Point du tout les consolateurs  
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,  
Quand il plut à Dieu s'en allèrent  
Ce ne fut pas sans boire un coup,  
C'est à dire sans prendre un droit de pâturage.  
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.  
La pitance du cerf en déchet de beaucoup.  
Il ne trouva plus rien à frire  
D'un mal il tomba dans un pire,  
Et se vit réduit à la fin  
À jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,  
Médecins du corps et de l'âme !  
Ô temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,  
Tout le monde se fait payer.



# La chauve-souris, le buisson et le canard

Jean de La Fontaine

Le buisson, le canard et la chauve-souris,  
Voyant tous trois qu'en leur pays  
Ils faisaient petite fortune,  
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.  
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents  
Non moins soigneux qu'intelligents,  
Des registres exacts de mise et de recette.  
Tout allait bien ; quand leur emplette,  
En passant par certains endroits,  
Remplis d'écueils, et fort étroits,  
Et de trajet très difficile,  
Alla tout emballée au fond des magasins  
Qui du Tartare sont voisins.  
Notre trio poussa maint regret inutile;  
Ou plutôt il n'en poussa point ;  
Le plus petit marchand est savant sur ce point  
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.  
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte  
Ne put se réparer le cas fut découvert.  
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,  
Prêts à porter le bonnet vert.  
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.  
Et le sort principal, et les gros intérêts,  
Et les sergents et les procès,  
Et le créancier à la porte  
Dès devant la pointe du jour,  
N'occupaient le trio à chercher maint détour  
Pour contenter cette cohorte.  
Le buisson accrochait les passants à tous coups.  
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous  
En quel lieu sont les marchandises  
Que certains gouffres nous ont prises. »  
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.  
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher  
Pendant le jour nulle demeure  
Suivi de sergents à toute heure,  
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur qui n'est ni souris-chauve,  
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,  
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve  
Par un escalier dérobé.

# La querelle des chiens et des chats et celle des chats et des souris

Jean de La Fontaine

La discorde a toujours régné dans l'univers ;  
Notre monde en fournit mille exemples divers  
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.  
Commençons par les éléments  
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments  
Ils seront appointés contraire.  
Outre ces quatre potentats,  
Combien d'êtres de tous états  
Se font une guerre éternelle !  
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,  
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,  
Vit terminer tous leurs débats.  
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,  
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,  
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.  
Cette union si douce, et presque fraternelle,  
Édifiait tous les voisins.  
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,  
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,  
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené  
Représenter un tel outrage.  
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas  
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.  
Quoi qu'il en soit, cet altercas  
Mit en combustion la salle et la cuisine  
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.  
On fit un règlement dont les chats se plainquirent,  
Et tout le quartier étourdirent.  
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien  
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.  
Dans un recoin où d'abord leurs agents les cachèrent,  
Les souris enfin les mangèrent.  
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois  
En pâtit maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,  
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,  
Les guetta, les prit, fit main basse.  
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieus  
Nul animal, nul être, aucune créature,  
Qui n'ait son opposé c'est la loi de nature.  
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.  
Dieu fit bien ce qu'il fit , et je n'en sais pas plus.  
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles  
On en vient sur un rien, plus de trois quarts du temps.  
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans  
Renvoyer chez les barbacoles .

D'où vient que personne en la vie  
N'est satisfait de son état ?  
Tel voudrait bien être soldat  
À qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,  
Se faire loup. Hé ! qui peut dire  
Que pour le métier de mouton  
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans  
Un prince en fable ait mis la chose,  
Pendant que sous mes cheveux blancs  
Je fabrique à force de temps  
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés  
Ne sont en l'ouvrage du poète  
Ni tous ni si bien exprimés.  
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette  
C'est mon talent, mais je m'attends  
Que mon héros, dans peu de temps,  
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète ;  
Cependant je lis dans les cieux  
Que bientôt ses faits glorieux  
Demanderont plusieurs Homères ;  
Et ce temps-ci n'en produit guères.  
Laissant à part tous ces mystères,  
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets  
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets  
C'est une viande qui me lasse.  
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard  
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.  
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;  
Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras  
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.  
–Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un mien frère  
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »  
Il vint, et le loup dit : « Voici comme il faut faire,  
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »  
Le renard, ayant mis la peau,  
Répétait les leçons que lui donnait son maître.  
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;  
Puis enfin il n'y manqua rien.  
À peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,  
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,  
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.  
Tel, vêtu des armes d'Achille,  
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville  
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.  
L'ost au peuple bêlant crut voir cinquante loups  
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,  
Et laisse seulement une brebis pour gage.  
Le larron s'en saisit. À quelque pas de là,  
Il entendit chanter un coq du voisinage.  
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,  
Jetant bas sa robe de classe,  
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,  
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?  
Prétendre ainsi changer est une illusion  
L'on reprend sa première trace  
À la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,  
Prince, ma muse tient tout entier ce projet  
Vous m'avez donné le sujet,  
Le dialogue et la morale.

# L'écrevisse et sa fille

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,  
Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice  
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,  
Envisagent un point directement contraire,  
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.  
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :  
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant  
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.  
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,  
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.  
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,  
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :  
Le torrent à la fin devient insurmontable.  
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.  
Louis et le destin me semblent de concert  
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :  
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?  
– Et comme vous allez, vous même, dit la fille.  
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?  
Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ? »

Elle avait raison ; la vertu  
De tout exemple domestique  
Est universelle, et s'applique  
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots :  
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos  
À son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,  
Surtout au métier de Bellone :  
Mais il faut le faire à propos.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,  
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,  
Et d'habit,  
Traversaient un bout de prairie.  
Le hasard les assemble en un coin détourné.  
L'agasse eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,  
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie ;  
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,  
Lui qui gouverne l'univers,  
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.  
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »  
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,  
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,  
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eût su  
Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse.  
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,  
Sautant, allant de place en place,  
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,  
L'aigle lui dit tout en colère :  
« Ne quittez point votre séjour,  
Caquet-bon -bec, mamie ; adieu ; je n'ai que faire  
D'une babillarde à ma cour :  
C'est un fort méchant caractère. »  
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :  
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.  
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,  
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,  
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux  
Porter habit de deux paroisses.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois  
Le soient aussi : c'est l'indulgence  
Qui fait le plus beau de leurs droits,  
Non les douceurs de la vengeance :  
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux  
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.  
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,  
Fut par là moins héros que vous.  
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes  
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.  
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :  
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.  
Loïn que vous suiviez ces exemples,  
Mille actes généreux vous promettent des temples.  
Apollon, citoyen de ces augustes lieux  
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.  
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :  
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.  
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.  
Puisse ses désirs les plus doux  
Vous composer des destinées  
Par ce temps à peine bornées !  
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.  
J'en prends ses charmes pour témoins ;  
Pour témoins j'en prends les merveilles  
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,  
D'en qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles  
Voulut orner vos jeunes ans.  
Bourbon de son esprit ces grâces assaisonne :  
Le Ciel joignit en sa personne  
Ce qui sait se faire estimer  
À ce qui sait se faire aimer.  
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;  
Je me tais donc, et vais rimer  
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,  
Étant pris vif par un chasseur,  
D'en faire au prince un don cet homme se propose.  
La rareté du fait donnait prix à la chose.  
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,  
Si ce conte n'est apocryphe,  
Va tout droit imprimer sa griffe  
Sur le nez de Sa Majesté.  
– Quoi ! sur le nez du roi ! – Du roi même en personne.  
– Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?  
– Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :  
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.  
Dire des courtisans les clameurs et la peine  
Serait se consumer en efforts impuissants.  
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents  
À la majesté souveraine.  
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement  
Hâter son départ d'un moment.  
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,  
Lui présente le leurre, et le poing ; mais en vain.  
On crut que jusqu'au lendemain  
Le maudit animal à la serre insolente  
Nicherait là malgré le bruit,  
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.  
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.  
Il quitte enfin le roi qui dit : « Laissez aller

Ce milan et celui qui m'a cru régaler.  
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,  
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :  
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,  
Je les affranchis du supplice. »  
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis  
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis :  
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;  
Et le veneur l'échappa belle,  
Coupable seulement, tant lui que l'animal,  
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.  
Ils n'avaient appris à connaître  
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?  
Pilpay fait du Gange arriver l'aventure .  
Là, nulle humaine créature  
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.  
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.  
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie  
N'était point au siège de Troie ?  
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros  
Des plus huppés et des plus hauts :  
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.  
Nous croyons, après Pythagore,  
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,  
Tantôt milans, tantôt pigeons,  
Tantôt humains, puis volatiles,  
Ayant dans les airs leurs familles. »  
Comme l'on conte en deux façons  
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,  
À la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),  
En voulut au roi faire un don,  
Comme de chose singulière.  
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;  
C'est le non plus ultra de la fauconnerie.  
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,  
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.  
Par ce parangon des présents  
Il croyait sa fortune faite :  
Quand l'animal porte-sonnette,  
Sauvage encore et tout grossier,  
Avec ses ongles tout d'acier,  
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.  
Lui de crier ; chacun de rire.  
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,  
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.  
Qu'un pape rie, en bonne foi,  
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrais un roi  
Bien malheureux, s'il n'osait rire :  
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil,  
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.  
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,  
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.  
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,  
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;  
Car, puisqu'il s'agit de morale,  
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale  
Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps  
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,  
Renard fin, subtil et matois,  
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange ,  
Autrefois attira ce parasite ailé  
Que nous avons mouche appelé.  
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange  
Que le sort à tel point le voulut affliger,  
Et le fit aux mouches manger.  
« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
De tous les hôtes des forêts !  
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?  
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?  
Va ! le ciel te confonde, animal importun ;  
Que ne vis-tu sur le commun ? »  
Un hérisson du voisinage,  
Dans mes vers nouveau personnage,  
Voulut le délivrer de l'importunité  
Du peuple plein d'avidité :  
« Je les vais de mes dards enfile par centaines ,  
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.  
– Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :  
Laisse-les, je t'en prie, achever leur repas.  
Ces animaux sont souls ; une troupe nouvelle  
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :  
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.  
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.  
Les exemples en sont communs,  
Surtout au pays où nous sommes.  
Plus telles gens sont pleins , moins ils sont importuns.

# L'amour et la folie

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Tout est mystère dans l'amour,  
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :  
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
Que d'épuiser cette science.  
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :  
Mon but est seulement de dire, à ma manière,  
Comment l'aveugle que voici  
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,  
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;  
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :  
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.  
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
Là-dessus le conseil des dieux ;  
L'autre n'eut pas la patience ;  
Elle lui donne un coup si furieux,  
Qu'il en perd la clarté des cieus.  
Vénus en demande vengeance.  
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :  
Les dieux en furent étourdis,  
Et Jupiter, et Némésis,  
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.  
Elle représenta l'énormité du cas :  
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :  
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :  
Le dommage devait être aussi réparé.  
Quand on eut bien considéré  
L'intérêt du public, celui de la partie,  
Le résultat enfin de la suprême cour  
Fut de condamner la Folie  
À servir de guide à l'Amour.



Je vous gardais un temple dans mes vers :  
 Il n'eût fini qu'avec l'univers.  
 Déjà ma main en fondait la durée  
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,  
 Et sur le nom de la divinité  
 Que dans ce temple on aurait adorée.  
 Sur le portail j'aurais ces mots écrits :  
 PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;  
 Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;  
 Car Junon même et le maître des dieux  
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux  
 Du seul honneur de porter ses messages.  
 L'apothéose à la voûte eût paru ;  
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu  
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.  
 Les murs auraient amplement contenu  
 Toute sa vie, agréable matière,  
 Mais peu féconde en ces événements  
 Qui des états font les renversements.  
 Au fond du temple eût été son image,  
 Avec ses traits, son souris, ses appas,  
 Son art de plaire et de n'y penser pas,  
 Ses agréments à qui tout rend hommage.  
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels  
 Et des héros, des demi-dieux encore,  
 Même des dieux : ce que le monde adore  
 Vient quelquefois parfumer ses autels.  
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme  
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :  
 Car ce cœur vif et tendre infiniment  
 Pour ses amis et non point autrement,  
 Car cet esprit, qui, né du firmament,  
 A beauté d'homme avec grâce de femme,  
 Ne se peut, comme on veut, exprimer.  
 Ô vous, Iris, qui savez tout charmer,  
 Qui savez plaire en un degré suprême,  
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même  
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
 Car c'est un mot banni de votre cour,  
 Laissons-le donc), agréez que ma Muse  
 Achève un jour cette ébauche confuse.  
 J'en ai placé l'idée et le projet,  
 Pour plus de grâce, au devant d'un sujet  
 Où l'amitié donne de telles marques,  
 Et d'un tel prix, que le simple récit  
 Peut quelque temps amuser votre esprit.  
 Non que ceci se passe entre monarques :  
 Ce que chez vous nous voyons estimer  
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer :  
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie  
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
 Quatre animaux, vivant de compagnie,  
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,  
 Vivaient ensemble en douce société.  
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue  
 Assurait leur félicité.  
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
 Soyez au milieu des déserts,  
 Au fond des eaux, au haut des airs,  
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.  
 La gazelle s'allait ébattre innocemment,  
 Quand un chien, maudit instrument  
 Du plaisir barbare des hommes,  
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
 Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,  
 Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes  
 Aujourd'hui que trois conviés ?  
 La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ? »

À ces paroles, la tortue  
 S'écrie et dit : « Ah si j'étais,  
 Comme un corbeau, d'ailes pourvue,  
 Tout de ce pas je m'en irais  
 Apprendre au moins quelle contrée,  
 Quel accident tient arrêtée  
 Notre compagne au pied léger :  
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »  
 Le corbeau part à tire d'aile :  
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle  
 Prise au piège, et se tourmentant.  
 Il retourne avertir les autres à l'instant.  
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment  
 Ce malheur est tombé sur elle,  
 Et perdre en vains discours cet utile moment,  
 Comme eût fait un maître d'école,  
 Il avait trop de jugement.  
 Le corbeau donc vole et revole.  
 Sur son rapport les trois amis  
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis  
 De se transporter sans remise  
 Aux lieux où la gazelle est prise.  
 « L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :  
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?  
 Après la mort de la gazelle. »  
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
 Leur chère et fidèle compagne,  
 Pauvre chevrette de montagne.  
 La tortue y voulut courir :  
 La voilà comme eux en campagne,  
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
 Et la nécessité de porter sa maison.  
 Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)  
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.  
 Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »  
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,  
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :  
 Et le chasseur à demi-fou  
 De n'en avoir nulle nouvelle,  
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.  
 « D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?  
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »  
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,  
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.  
 Celle-ci, quittant sa retraite,  
 Contrefait la boîteuse, et vient se présenter.  
 L'homme de suivre, et de jeter  
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille  
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,  
 Qu'il délivre encor l'autre sœur,  
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.  
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,  
 J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long  
 Que l'Iliade ou l'Odyssee.  
 Rongemaille ferait le principal héros,  
 Quoiqu'à vrai dire ici chacun est nécessaire.  
 Portemaison l'infante y tient de tels propos,  
 Que Monsieur du corbeau va faire  
 Office d'espion, et puis de messenger.  
 La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager  
 Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.  
 Ainsi chacun en son endroit  
 S'entremet, agite et travaille.  
 À qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

# La forêt et le bûcheron

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer  
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.  
Cette perte ne put sitôt se réparer  
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.  
L'homme enfin la prie humblement  
De lui laisser tout doucement  
Emporter une unique branche  
Afin de faire un autre manche.  
« Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;  
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin  
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes. »  
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.  
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :  
Le misérable ne s'en sert  
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice  
De ses principaux ornements.  
Elle gémit à tous moments :  
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs .  
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
Soient exposés à ces outrages,  
Qui ne se plaindrait là-dessus !  
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,  
L'ingratitude et les abus  
N'en seront pas moins à la mode.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,  
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.  
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,  
Un animal paît dans nos prés,  
Beau, grand ; j'en ai ma vue encore toute ravie.  
– Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.  
Fais-moi son portrait, je te prie.  
– Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,  
Repartit le renard, j'avancerais la joie  
Que vous aurez en le voyant.  
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie  
Que la fortune nous envoie. »  
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,  
Assez peu curieux de semblables amis,  
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.  
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs  
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »  
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,  
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs ;  
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »  
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.  
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;  
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;  
Ceux du loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »  
Le loup, par ce discours flatté,  
S'approcha. Mais sa vanité  
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre  
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,  
Mal en point, sanglant et gâté.  
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie  
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :  
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit  
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

Contre les assauts d'un renard  
Un arbre à des dindons servait de citadelle.  
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,  
Et vu chacun en sentinelle,  
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !  
Eux seuls seront exempts de la commune loi !  
Non, par tous les dieux, non ! » Il accomplit son dire.  
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,  
Vouloir favoriser la dindonnière gent.  
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,  
Eut recours à son sac de ruses scélérates,  
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,  
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.  
Harlequin n'eût exécuté  
Tant de différents personnages.  
Il élevait sa queue, il la faisait briller,  
Et cent mille autres badinages.  
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller :  
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue  
Sur même objet toujours tendue.  
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,  
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,  
Autant de mis à part ; près de moitié succombe.  
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger  
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

Il est un singe dans Paris  
À qui l'on avait donné femme.  
Singe en effet d'aucuns maris,  
Il la battait. La pauvre dame  
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.  
Leur fils se plaint d'étrange sorte,  
Il éclate en cris superflus :  
Le père en rit : sa femme est morte.  
Il a déjà d'autres amours,  
Que l'on croit qu'il battra toujours.  
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.  
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,  
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :  
La pire espèce, c'est l'auteur.

# Le philosophe Scythe

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,  
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,  
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,  
Corrigeant partout la nature,  
Excessive à payer ses soins avec usure.  
Le Scythe alors lui demanda:  
« Pourquoi cette ruine ? Était-il d'homme sage  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;  
Laissez agir la faux du Temps :  
Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
– J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,  
Le reste en profite d'autant. »  
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
Un universel abattis.  
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
Il tronque son verger contre toute raison,  
Sans observer temps ni saison,  
Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien  
Un indiscret stoïcien :  
Celui-ci retranche de l'âme  
Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.  
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,  
En dispute du pas et des droits de l'empire,  
Voulurent terminer la querelle en champs clos.  
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire  
Que le singe de Jupiter,  
Portant un caducée, avait paru dans l'air.  
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.  
Aussitôt l'éléphant de croire  
Qu'en qualité d'ambassadeur  
Il venait trouver sa Grandeur.  
Tout fier de ce sujet de gloire,  
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent  
À lui présenter sa créance.  
Maître Gille enfin, en passant,  
Va saluer son Excellence.  
L'autre était préparé sur la légation :  
Mais pas un mot : l'attention  
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle  
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.  
Qu'importe à ceux du firmament  
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?  
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :  
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu  
Un assez beau combat, de son trône suprême.  
Toute sa cour verra beau jeu.  
– Quel combat ? » dit le singe avec un front sévère.  
L'éléphant repartit : « Quoi ? vous ne savez pas  
Que le rhinocéros me dispute le pas ?  
Qu'Éléphantide a guerre avec Rhinocère ?  
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.  
– Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,  
Repartit Maître Gille : on ne s'entretient guère  
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »  
L'éléphant, honteux et surpris,  
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?  
– Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :  
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,  
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :  
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

# Un fou et un sage

Jean de La Fontaine

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.  
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,  
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :  
Tu fatigues assez pour gagner davantage.  
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.  
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;  
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »  
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire  
Même insulte à l'autre bourgeois.  
On ne le paya pas en argent cette fois.  
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,  
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois, il est de pareils fous :  
À vos dépens ils font rire le maître.  
Pour réprimer leur babil, irez-vous  
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être  
Assez puissant. Il faut les engager  
À s'adresser à qui peut se venger.



Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,  
 Avec cent qualités trop longues à déduire,  
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire  
 Et les affaires et les gens,  
 Une humeur franche et libre, et le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même et les temps orageux.  
 Tout cela méritait un éloge pompeux ;  
 Il en eût été moins selon votre génie :  
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.  
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux  
 Y coudre encore un mot ou deux  
 En faveur de votre patrie :  
 Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;  
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :  
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,  
 Ils étendent partout l'empire des sciences  
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.  
 Vos gens à pénétrer l'emportent sur les autres  
 Même les chiens de leur séjour  
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.  
 Vos renards sont plus fins, je m'en vais le prouver  
 Par un d'eux qui, pour se sauver  
 Mit en usage un stratagème  
 Non encore pratiqué, des mieux imaginés.  
 Le scélérat, réduit en un péril extrême,  
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,  
 Passa près d'un patibulaire.  
 Là, des animaux ravissants,  
 Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,  
 Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.  
 Leur confrère, aux abois entre ces morts s'arrange.  
 Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,  
 Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,  
 Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.  
 Les clefs de meute parvenues  
 À l'endroit où pour mort, le traître se pendit,  
 Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,  
 Bien que de leurs abois ils percassent les nues.  
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.  
 « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.  
 Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes  
 Où sont tant d'honnêtes personnes.  
 Il y viendra, le drôle ! » Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset clabaudant,  
 Voilà notre renard au charnier se guindant.  
 Maître pendu croyait qu'il en irait de même  
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :  
 Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houseaux.  
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !  
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,  
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;  
 Non point par peu d'esprit ; est-il quelqu'un qui nie  
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?  
 Mais le peu d'amour pour la vie  
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire  
 D'autres traits sur votre sujet ;  
 Tout long éloge est un projet  
 Peu favorable pour ma lyre.  
 Peu de nos chants, peu de nos vers,  
 Par un encens flatteur amusent l'univers  
 Et se font écouter des nations étrangères.  
 Votre prince vous dit un jour  
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour  
 Que quatre pages de louanges.  
 Agrérez seulement le don que je vous fais  
 Des derniers efforts de ma Muse.  
 C'est peu de chose ; elle est confuse  
 De ces ouvrages imparfaits.  
 Cependant ne pourriez-vous faire  
 Que le même hommage pût plaire  
 À celle qui remplit vos climats d'habitants  
 Tirés de l'île de Cythère ?  
 Vous voyez par là que j'entends  
 Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

Aimable fille d'une mère  
 À qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,  
 Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,  
 Je ne puis qu'en cette préface  
 Je ne partage entre elle et vous  
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,  
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.  
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,  
 Ce serait trop ; il faut choisir,  
 Ménageant ma voix et ma lyre,  
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.  
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,  
 Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :  
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,  
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.  
 Gardez d'environner ces roses  
 De trop d'épines, si jamais  
 L'Amour vous dit les mêmes choses :  
 Il les dit mieux que je ne fais,  
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille  
 À ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille  
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :  
 On l'appelait Alcimadure :  
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,  
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure  
 Et ne connaissant autres lois  
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,  
 Et surpassant les plus cruelles ;  
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :  
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?  
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,  
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce  
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,  
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.  
 Las de continuer une poursuite vaine,  
 Il ne songea plus qu'à mourir.  
 Le désespoir le fit courir  
 À la porte de l'inhumaine.  
 Hélas ! ce fut au vent qu'il raconta sa peine ;  
 On ne daigna lui faire ouvrir  
 Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,  
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,  
 Joignait aux fleurs de sa beauté  
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;  
 Mais je vous suis trop odieux,  
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste  
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.  
 Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,  
 Doit mettre à vos pieds l'héritage  
 Que votre cœur a négligé.  
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,  
 Tous mes troupeaux, avec mon chien,  
 Et que du reste de mon bien  
 Mes compagnons fondent un temple  
 Où votre image se contemple,  
 Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.  
 J'aurai près de ce temple un simple monument ;  
 On gravera sur la bordure :  
 Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,  
 Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi  
 De la cruelle Alcimadure. »  
 À ces mots, par la Parque il se sentit atteint :  
 Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.  
 Son ingrate sortit triomphante et parée.  
 On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment  
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.  
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,  
 Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,  
 Ses compagnes danser autour de sa statue.  
 Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :  
 Une voix sortit de la nue,  
 Écho reedit ces mots dans les airs épanchus :  
 « Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »  
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue  
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.  
 Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide  
 S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr  
 Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ;  
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux  
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :  
 Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;  
 Véritables vautours, que le fils de Japet  
 Représente, enchaîné sur son triste sommet.  
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste :  
 Le sage y vit en paix, et méprise le reste ;  
 Content de ces douceurs, errant parmi les bois,  
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;  
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne  
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,  
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.  
 Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :  
 Tous deux virent changer leur cabane en un temple.  
 Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,  
 Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.  
 Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;  
 Clothon prenait plaisir à filer cette trame.  
 Ils surent cultiver, sans se voir assistés,  
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.  
 Eux seuls ils composaient toute leur république :  
 Heureux de ne devoir à pas un domestique  
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !  
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;  
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,  
 Et par des traits d'amour sur encor se produire.  
 Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur  
 Joignait aux duretés un sentiment moqueur.  
 Jupiter résolut d'abolir cette engance.  
 Il part avec son fils, le dieu de l'Éloquence ;  
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux :  
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.  
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,  
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,  
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison.  
 Mercure frappe : on ouvre ; aussitôt Philémon  
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :  
 Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,  
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;  
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons ;  
 Usez-en ; saluez ces pénates d'argile :  
 Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile  
 Que quand Jupiter même était de simple bois ;  
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.  
 Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde ;  
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,  
 Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.  
 Quelques restes de feu sous la cendre épanchés  
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :  
 Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.  
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.  
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;  
 Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,  
 Il entretenait les dieux, non point sur la Fortune,  
 Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,  
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois  
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.  
 Cependant par Baucis le festin se prépare.  
 La table où l'on servait le champêtre repas  
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :  
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,  
 Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.  
 Baucis en égala les appuis chancelants  
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :  
 Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.  
 Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,  
 D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérés.  
 Les divins voyageurs, altérés de leur course,  
 Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.  
 Plus le vase versait, moins il s'allait vidant :  
 Philémon reconnut ce miracle évident ;  
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;  
 À ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.  
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils  
 Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.  
 « Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :  
 Quels humains auraient cru recevoir un tel Hôte ?  
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :  
 Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?  
 C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde  
 Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;  
 Ils lui préféreraient les seuls présents du cœur. »  
 Baucis sortit à ces mots pour réparer l'erreur.  
 Dans le verger courait une perdrix privée,  
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;  
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :  
 La volatile échappe à sa tremblante main ;  
 Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.  
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :  
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons  
 Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.  
 Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs Hôtes.  
 De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :  
 Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.  
 Ô gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !  
 Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.  
 Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;  
 Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :  
 Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtant,  
 Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent ;  
 À leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.  
 Des ministres du dieu les escadrons flottants  
 Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,  
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;  
 Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.  
 Les vieillards déploraient ces sévères destins.  
 Les animaux périr ! car encor les humains,  
 Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.  
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.  
 Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs  
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.  
 De pilastres massifs les cloisons revêtues  
 En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;  
 Le chaume devient or ; tout brille en ce pourpris ;  
 Tous ces événements sont peints sur le lambris.  
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !  
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.  
 Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,  
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.  
 Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures ;  
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures  
 Pour présider ici sur les honneurs divins,  
 Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ?  
 Jupiter exauça leur prière innocente.  
 Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante  
 Voulaient favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels :  
 Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;  
 D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :  
 Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux  
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.

Jupiter à ce vœu fut encor favorable.  
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?  
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis  
 Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,  
 La troupe, à l'entour d'eux, debout prêtait l'oreille ;  
 Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille  
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :  
 Un bourg était autour, ennemi des autels,  
 Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;  
 Du céleste courroux tous furent les hosties.  
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :  
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;  
 Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,  
 Philémon regardait Baucis par intervalles ;  
 Elle devenait arbre, et lui tendait le bras ;  
 Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.  
 Il veut parler, l'écorce à sa langue pressée.  
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :  
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.  
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix,  
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;  
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.  
 On les va voir encore, afin de mériter  
 Les douceurs qu'en hymen l'Amour leur fit goûter :  
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.  
 Pour peu que des époux séjourneront sous leur ombre,  
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.  
 Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.  
 Célébrons seulement cette métamorphose.  
 Des fidèles témoins m'ayant conté la chose,  
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,  
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers :  
 Quelque jour on verra chez les Races futures  
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.

Vendôme, consentez au los que j'en attends :  
 Faites-moi triompher de l'envie et du temps ;  
 Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,  
 Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.  
 Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut  
 Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.  
 Toutes les célébrer serait oeuvre infinie ;  
 L'entreprise demande un plus vaste génie :  
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?  
 Sans parler de celui qui force à vous aimer ?  
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,  
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages :  
 Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents  
 Que nous font à regret le travail et les ans.  
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,  
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.  
 Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;  
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.  
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,  
 Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :  
 On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,  
 Transportent dans Anet tout le sacré Vallon :  
 Je le crois. Puisse-nous chanter sous les ombrages  
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !  
 Puisse-t-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,  
 Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,  
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.  
– Et pourquoi donc le choisis-tu ?  
Qui t'engage à cette entreprise ?  
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?  
Quelle grâce aura ta Matrone  
Au prix de celle de Pétrone ?  
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?  
– Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,  
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois  
Une dame en sagesse et vertus sans égale  
Et selon la commune voix  
Ayant su raffiner sur l'amour conjugal.  
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté :  
On l'allait voir par rareté :  
C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !  
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;  
Chaque époux la prônait à sa femme chérie  
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,  
Antique et célèbre maison.  
Son mari l'aimait d'amour folle.  
Il mourut. De dire comment,  
Ce serait un détail frivole  
Il mourut, et son testament  
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,  
Si les biens réparaient la perte d'un mari  
Amoureux autant que chéri.  
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,  
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant ,  
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;  
Celle-ci faisait un vacarme,  
Un bruit, et des regrets à percer tous les coeurs ;  
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs  
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,  
La douleur est toujours moins forte que la plainte,  
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.  
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée  
Que tout à sa mesure, et que de tels regrets  
Pourraient pêcher par leur excès :  
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.  
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté  
Que son époux avait perdue,  
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté  
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.  
Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;  
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)  
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,  
Prête à mourir de compagnie.  
Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire en un mot  
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.  
L'esclave avec la dame avait été nourrie.  
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion  
Était crue avec l'âge au cœur des deux femmes :  
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles  
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,  
Elle laissa passer les premiers mouvements,  
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme  
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.  
Aux consolations la veuve inaccessible  
S'appliquait seulement à tout moyen possible  
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :  
Le fer aurait été le plus court et le mieux,  
Mais la dame voulait paître encore ses yeux  
Du trésor qu'enfermait la bière,  
Froide dépouille et pourtant chère.

C'était là le seul aliment  
Qu'elle prit en ce monument.  
La faim donc fut celle des portes  
Qu'entre d'autres de tant de sortes,  
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.  
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture  
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas  
Qu'un inutile et long murmure  
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.  
Enfin sa douleur n'omit rien,  
Si la douleur doit s'exprimer si bien.  
Encore un autre mort faisait sa résidence  
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment  
Car il n'avait pour monument  
Que le dessous d'une potence.  
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.  
Un soldat bien récompensé  
Le gardait avec vigilance.  
Il était dit par ordonnance  
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami  
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi  
Remplirait aussitôt sa place,  
C'était trop de sévérité ;  
Mais la publique utilité  
Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.  
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau  
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.  
Curieux il y court, entend de loin la dame  
Remplissant l'air de ses clameurs.  
Il entre, est étonné, demande à cette femme,  
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,  
Pourquoi cette triste musique,  
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.  
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit  
Toutes ces demandes frivoles,  
Le mort pour elle y répondit ;  
Cet objet sans autres paroles  
Disait assez par quel malheur  
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.  
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,  
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »  
Encor que le soldat fût mauvais orateur,  
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.  
La dame cette fois eut de l'attention ;  
Et déjà l'autre passion  
Se trouvait un peu ralentie.  
Le temps avait agi. « Si la foi du serment,  
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment ,  
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment ,  
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament  
Ne déplut pas aux deux femmes :  
Conclusion qu'il obtint d'elles  
Une permission d'apporter son soupé :  
Ce qu'il fit ; et l'esclave eut le cour fort tenté  
De renoncer dès lors à la cruelle envie  
De tenir au mort compagnie.  
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :  
Qu'importe à votre époux que vous cessiez des vivre ?  
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre  
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?  
Non Madame, il voudrait achever sa carrière.  
La nôtre sera longue encor si nous voulons.  
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?  
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.  
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;  
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.  
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts.  
Que vous servira-t-il d'en être regardée.

Tantôt en voyant les trésors  
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,  
Je disais : hélas ! c'est dommage  
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »  
À ce discours flatteur la dame s'éveilla  
Le Dieu qui fait aimer prit son temps, il tira  
Deux traits de son carquois ; de l'un il entama  
Le soldat jusqu'au vif ; L'autre effleura la dame  
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,  
Et des gens de goût délicat  
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme .  
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,  
Sorte d'amour ayant ses charmes,  
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes  
En est plus belle de moitié.  
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,  
Poison qui de l'amour est le premier degré  
La voilà qui trouve à son gré  
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,  
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet  
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.  
Il fait tant enfin qu'elle change ;  
Et toujours par degré, comme l'on peut penser :  
De l'un à l'autre il fait cette femme passer  
Je ne le trouve pas étrange :  
Elle écoute un amant, elle en fait un mari  
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.  
Pendant cet hyménée un voleur se hasarde  
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde  
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas  
Mais en vain, la chose était faite.  
Il revient au tombeau conter son embarras  
Ne sachant où trouver retraite.  
L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :  
« L'on vous a pris votre pendu ?  
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?  
Si Madame y consent j'y remédierai bien.  
Mettons notre mort en la place,  
Les passants n'y connaîtront rien. »  
La dame y consentit. Ô volages femmes !  
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,  
Il en est qui ne le sont pas.  
S'il en était d'assez fidèles,  
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.  
Ne vous vantez de rien. Si votre intention  
Est de résister aux amorcez ,  
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution  
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.  
Et n'en déplaise au bon Pétrone,  
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux  
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux .  
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,  
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;  
Car de mettre au patibulaire  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.  
Cela lui sauvait l'autre ; et tout considéré,  
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

De votre nom j'orne le frontispice  
Des derniers vers que ma Muse a polis.  
Puisse le tout ô charmante Philis,  
Aller si loin que notre los franchisse  
La nuit des temps : nous la saurons dompter  
Moi par écrire, et vous par réciter.  
Nos noms unis perceront l'ombre noire  
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,  
Après avoir régné jusques ici  
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.  
Qui ne connaît l'inimitable actrice  
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice  
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?  
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?  
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?  
Une autre enfin allant si droit au cœur ?  
N'attendez pas que je fasse l'éloge  
De ce qu'en vous on trouve de parfait  
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge  
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.  
De mes Philis vous seriez la première.  
Vous auriez eu mon âme toute entière  
Si de mes vœux j'eusse plus présumé,  
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?  
Par des transports n'espérant pas vous plaire,  
Je me suis dit seulement votre ami ;  
De ceux qui sont amants plus d'à demi :  
Et plutôt au sort que j'eusse pu mieux faire.  
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,  
Faisait passer ses sujets en revue.  
Là confondus tous les états divers,  
Princes et rois, et la tourbe menue,  
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,  
Tant que Satan en était étourdi.  
Il demandait en passant à chaque âme :  
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ? »  
L'une disait : « Hélas c'est mon mari ; »  
L'autre aussitôt répondait : « c'est ma femme. »  
Tant et tant fut ce discours répété,  
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :  
« Si ces gens-ci disent la vérité  
Il est aisé d'augmenter notre gloire.  
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.  
Pour cet effet il nous faut envoyer  
Quelque démon plein d'art et de prudence ;  
Qui non content d'observer avec soin  
Tous les hymens dont il sera témoin,  
Y joigne aussi sa propre expérience. »  
Le prince ayant proposé sa sentence,  
Le noir sénat suivit tout d'une voix.  
De Belphégor aussitôt on fit choix.  
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,  
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,  
Capable enfin de pénétrer dans tout,  
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.  
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,  
On lui donna mainte et mainte remise,  
Toutes à vue, et qu'en lieux différents  
Il pût toucher par des correspondants.  
Quant au surplus, les fortunes humaines,  
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,  
Bref ce qui suit notre condition,  
Fut une annexe à sa légation.  
Il se pouvait tirer d'affliction,  
Par ses bons tours, et par son industrie,  
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,  
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :  
Sa mission devait durer dix ans.  
Le voilà donc qui traverse et qui passe  
Ce que le Ciel voulait mettre d'espace  
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;  
Il n'en mit guère, un moment y conduisit.  
Notre démon s'établit à Florence,  
Ville pour lors de luxe et de dépense.  
Même il la crut propre pour le trafic.  
Là sous le nom du seigneur Roderic,  
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;  
Grosse maison, grand train, nombre de gens,  
Anticipant tous les jours sur la somme  
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans  
On s'étonnait d'une telle bombance.  
Il tenait table, avait de tous côtés  
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés  
Soit pour le faste et la magnificence.  
L'un des plaisirs où plus il dépensa  
Fut la louange : Apollon l'encensa  
Car il est maître en l'art de flatterie.  
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.  
Son cœur devint le but de tous les traits  
Qu'Amour lançait : il n'était point de belle  
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits  
Pour le gagner, tant sauvage fut-elle !  
Car de trouver une seule rebelle,  
Ce n'est la mode à gens de qui la main  
Par les présents s'aplanit tout chemin.  
C'est un ressort en tous desseins utile.  
Je l'ai jà dit , et le redis encor  
Je ne connais d'autre premier mobile  
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.

Notre envoyé cependant tenait compte  
De chaque hymen, en journaux différents ;  
L'un, des époux satisfaits et contents,  
Si peu rempli que le diable en eut honte.  
L'autre journal incontinent fut plein.  
À Belphégor il ne restait enfin  
Que d'éprouver la chose par lui-même.  
Certaine fille à Florence était lors ;  
Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;  
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;  
Et d'autant plus que de quelque vertu  
Un tel orgueil paraissait revêtu.  
Pour Roderic on en fit la demande.  
Le père dit que Madame Honnesta,  
C'était son nom, avait eu jusque-là  
Force partis ; mais que parmi la bande  
Il pourrait bien Roderic préférer,  
Et demandait temps pour délibérer.  
On en convint. Le poursuivant s'applique  
À gagner celle ou ses vœux s'adressaient.  
Fêtes et bals, sérénades, musique,  
Cadeaux , festins, bien fort appétissaient  
Altraient fort le fonds de l'ambassade.  
Il n'y plaign rien, en use en grand seigneur,  
S'épuise en dons : l'autre se persuade  
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.  
Conclusion, qu'après force prières,  
Et des façons de toutes les manières,  
Il eut un oui de Madame Honnesta.  
Auparavant le notaire y passa :  
Dont Belphégor se moquant en son âme :  
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme  
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.  
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes  
La simple foi, le meilleur est ôté.  
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes  
Dans les procès en prenant le revers.  
Les si, les cas, les contrats sont la porte  
Par où la noise entra dans l'univers :  
N'espérons pas que jamais elle en sorte.  
Solenités et lois n'empêchent pas  
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats  
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.  
Le cœur fait tout, le reste est inutile.  
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.  
Dès les amis tout s'excuse, tout passe ;  
Chez les amants tout plaît, tout est.  
Chez les époux tout ennue, et tout lasse.  
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.  
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises  
D'heureux ménage ? après mûr examen,  
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,  
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.  
Sur ce point-là c'est assez raisonné.  
Dès que chez lui le diable eut amené  
Son épouse, il jugea par lui-même  
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :  
Toujours débats, toujours quelque sermon  
Plein de sottise en un degré suprême.  
Il eut dit tel que Madame Honnesta  
Plus d'une fois les voisins éveilla :  
Plus d'une fois on courut à la noise  
« Il lui fallait quelque simple bourgeois,  
Ce disait-elle, un petit trafiquant  
Traiter ainsi les filles de mon rang !  
Méritait-il femme si vertueuse ?  
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :  
J'en ai regret, et si je faisais bien... »  
Il n'est pas sûr qu'Honeste ne fit rien :  
Ces prudes-là nous en font bien accroire.  
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,  
Sans disputer n'étaient pas un moment.  
Souvent leur guerre avait pour fondement  
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement,  
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde  
D'inventions propres à tout gâter.  
Le pauvre diable eut lieu de regretter  
De l'autre enfer la demeure profonde.  
Pour comble enfin Roderic épousa  
La parente de Madame Honnesta,  
Ayant sans cesse et le père, et la mère,  
Et la grand'sœur, avec le petit frère,  
Des ses derniers mariant la grand'sœur,  
Et du petit payant le précepteur.  
Je n'ai pas dit la principale cause  
De sa ruine infaillible accident ;  
Et j'oubliais qu'il eût un intendand.  
Un intendand ? qu'est-ce que cette chose ?  
Je définis cet être, un animal  
Qui comme on dit sait pêcher en eau trouble,  
Et plus le bien de son maître va mal,  
Plus le sien croit, plus son profit redouble ;  
Tant qu'aisément lui-même achèterait  
Ce qui de net au seigneur resterait :  
Dont par raison bien et dûment déduite  
On pourrait voir chaque chose réduite  
En son état, s'il arrivait qu'un jour  
L'autre devint l'intendand à son tour,  
Car regagnant ce qu'il eût étant maître,  
Ils reprendraient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,  
Son seul trafic, était certain trafic  
Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse,  
Espoir douteux, incertaine ressource.  
Il était dit que tout serait fatal  
À notre époux, ainsi tout alla mal.  
Ses agents tels que la plupart des nôtres,  
En abusant : il perdit un vaisseau,  
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,  
Trompe des uns, mal servi par les autres.  
Il emprunta. Quand ce vint à payer,  
Et qu'à sa porte il vit le créancier,  
Force lui fut d'esquiver par la fuite,  
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite  
Il se sauva chez un certain fermier,  
En certain coin remparé de fumier.  
Mais Matheo moyennant grosse somme  
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.  
C'était à Naples, il se transporta à Rome ;  
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,  
Le chasse encore : autre somme nouvelle.  
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,  
Remarqué bien, notre diable sortit.  
Le roi de Naples avait lors une fille,  
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;  
Maint jeune prince était son poursuivant.  
La d'Honestata Belphégor se sauvant,  
On ne le put tirer de cet asile.  
Il n'était bruit aux champs comme à la ville  
Que d'un manant qui chassait les esprits.  
Cent mille écus d'abord lui sont promis.  
Bien affligé de manquer cette somme  
(Car les trois fois l'empêchaient d'espérer  
Que Belphégor se laissât conjurer)  
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,  
Pauvre pêcheur, qui sans savoir comment,  
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,  
De quelques corps a chassé quelque diable,  
Apparemment chétif, et misérable,  
Et ne connaît celui-ci nullement.  
Il beau dire ; on le force, on l'amène,  
On le menace, on lui dit que sous peine  
D'être pendu, d'être mis haut et court  
En un gibet, il faut que sa puissance  
Se manifeste avant la fin du jour.  
Dès l'heure même on vous met en présence  
Notre démon et son conjurateur.  
D'un tel combat le prince est spectateur.  
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère  
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.  
D'un côté sont le gibet et la hart,  
Cent mille écus bien comptés d'autre part.  
Matheo tremble, et lorgne la finance.  
L'esprit malin voyant sa contenance  
Riait sous cape, alléguait les trois fois ;  
Dont Matheo suait en son hamois,  
Pressait, pria, conjurait avec larmes.  
Le tout en vain : plus il est en alarmes,  
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit  
Que sur ce diable il n'avait nul crédit.  
On vous le happe, et même à la potence.  
Comme il allait haranguer l'assistante,  
Nécessité lui suggéra ce tour :  
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,  
Ce qui fut fait ; de quoi l'esprit immonde  
Un peu surpris au manant demanda :  
« Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ? »  
L'autre répond : « C'est Madame Honnesta  
Qui vous réclame, et va par tout le monde  
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna. »  
Incontinent le diable décapa,  
S'enfuit au fond des enfers, et conta  
Tout le succès qu'avait eu son voyage :  
« Sire, dit-il, le nœud du mariage  
Dame aussi dru qu'aucuns autres états.  
Votre Grandeur voit tomber ici-bas  
Non par flocons, mais menu comme pluie  
Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie  
J'ai par moi-même examiné le cas.  
Non que de soi la chose ne soit bonne  
Elle eût jadis un plus heureux destin  
Mais comme tout se corrompt à la fin  
Plus beau fleuron n'est en votre couronne. »  
Satan le crut : il fut récompensé  
Encor qu'il eût son retour avancé  
Car qu'eût-il fait ? ce n'était pas merveilles  
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,  
Toujours le même, et toujours sur un ton,  
Il fut contraint d'enfiler la venelle ;  
Dans les enfers encore en change-t-on ;  
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.  
Je voudrais voir quelque gens y durer  
Elle eut à Job fait tourner la cervelle.  
De tout ceci que prétends-je inférer ?  
Premièrement je ne sais pire chose  
Que de changer son logis en prison :  
En second lieu si par quelque raison  
Votre ascendand à l'hymen vous expose  
N'épousez point d'Honestata si se peut  
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,  
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,  
Et de qui le travail fit entrer en courroux  
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.  
Tout dieu veut aux humains se faire reconnaître :  
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,  
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,  
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérés.  
La Grèce était en jeux pour le fils de Sémèle ;  
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.  
Alcihoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,  
Dit aux autres : « Quoi donc ! toujours les dieux nouveaux !  
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,  
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.  
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers  
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers ?  
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles ?  
Affaiblir les plus sains ? enlaidir les plus belles ?  
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?  
Et nous irions chômer la peste des humains  
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.  
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche :  
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis  
Que nous rendions le temps moins long par des récits :  
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.  
Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire  
Du monarque des dieux les divers changements ;  
Mais, comme chacun sait tous ces événements,  
Disons ce que l'amour inspire à nos pareilles,  
Non toutefois qu'il faille, en contentant ses merveilles,  
Accoutumer nos coeurs à goûter son poison ;  
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison :  
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent. »  
Alcihoé se tut, et ses sœurs applaudirent.  
Après quelques moments, haussant un peu la voix :  
« Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois  
Deux jeunes coeurs s'aimaient d'une égale tendresse :  
Pirame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.  
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :  
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,  
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;  
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine  
Divisant leurs parents ces deux amants unit,  
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.  
Le hasard, non le choix, avait rendu voisins  
Leurs maisons, où régnaient ces guerres intestines :  
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.  
Le cours en commença par des jeux innocents :  
La première étincelle eut embrasé leur âme,  
Qu'ils ignoraient encor ce que c'était que flamme.  
Chacun favorisait leurs transports mutuels,  
Mais c'était à l'insu de leurs parents cruels.  
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne  
Les plaisirs, et surtout ceux que l'amour nous donne.  
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins  
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.  
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;  
Il fallut recourir à quelque autre mystère.  
Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons ;  
Le temps avait miné ses antiques cloisons :  
Là souvent de leurs maux ils déploraient la cause ;  
Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.  
Se plaignant d'un tel sort, Pirame dit un jour :  
« Chère Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour ;  
Nous avons à nous voir une peine infinie :  
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie.  
J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux  
Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;  
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite  
À prendre le parti dont je vous sollicite.  
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,  
Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.  
Faut-il croire à votre sacrifice,  
De crainte de vains bruits faut-il que je languisse ?  
Ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux ;  
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.  
— J'en pourrais dire autant, lui reparti l'Amante :  
Votre amour étant pure, encor que véhément,  
Je vous suivrai partout ; notre commun repos  
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos ;  
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,  
Je rirai des discours d'une langue indisciplinée,  
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,  
Contente que je suis des soins de ma pudeur. »  
Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles ;  
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :  
Supplétez au peu d'art que le Ciel mit en moi ;  
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.  
« Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;  
N'attendez point les traits que son char fait éclore.  
Trouvez-vous aux degrés du Terme de Cérés ;

Là, nous nous attendrons ; le rivage est tout près,  
Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même.  
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;  
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;  
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger. »  
Thisbé consent à tout ; elle en donne pour gage  
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage,  
Heureux mur ! tu devais servir mieux leur désir :  
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.  
Le lendemain, Thisbé sort, et prévient Pirame ;  
L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,  
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.  
L'ombre et le jour luttèrent dans les champs azurés.  
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;  
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.  
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,  
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.  
La lionne le voit, le souille, le déchire ;  
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.  
Thisbé s'était cachée en un buisson épais.  
Pirame arrive, et voit ces vestiges tout frais :  
O dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses veines ;  
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines ;  
Il se lève ; et le sang, joint aux traces des pas,  
L'empêche de douter d'un funeste trépas.  
« Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !  
Te voilà, par ma faute, aux Enfers descendue !  
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?  
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,  
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir. »  
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.  
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pirame.  
Que devint-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,  
Le sens et les esprits, aussi bien que la voix.  
Elle revient enfin ; Clothon, pour l'amour d'elle,  
Laisse à Pirame ouvrir sa mourante prunelle.  
Il ne regarde point la lumière des cieus ;  
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.  
Il voudrait lui parler, sa langue est retenue :  
Il témoinne mourir content de l'avoir vue.  
Thisbé prend le poignard ; et, découvrant son sein :  
« Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,  
Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :  
Ce serait t'accuser de m'avoir trop aimée.  
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur  
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.  
Cher Amant ! reçois donc ce triste sacrifice. »  
Sa main et le poignard font alors leur office ;  
Elle tombe, et, tombant range ses vêtements ;  
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.  
Les Nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,  
Et du sang des Amants teignirent par des charmes  
Le fruit d'un murier proche, et blanc jusqu'à ce jour,  
Éternel monument d'un si parfait amour. »  
Cette histoire attendrit les filles de Minée.  
L'une accusait l'Amant, l'autre la Destinée ;  
Et toute d'une voix conclurent que nos coeurs  
De cette passion devraient être vainqueurs :  
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente ;  
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante ;  
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,  
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.  
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,  
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie :  
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.  
Alcihoé ma sœur, attachant vos esprits,  
Des tragiques amours vous a conté l'élite :  
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.  
J'accourirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.  
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;  
À ses rayons perçants opposons quelques voiles :  
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles :  
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,  
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.  
Cependant donnez-moi quelque heure de silence :  
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;  
Souffrez-en les défauts, et songez seulement  
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.  
« Céphale aimait Procris ; il était aimé d'elle :  
Chacun se proposait leur hymen pour modèle.  
Ce qu'Amour fait sentir de piquant et de doux  
Comblait abondamment les vœux de ces Époux.  
Ils ne s'aimaient que trop ! leurs soins et leur tendresse  
Approchaient des transports d'Amant et de Maîtresse.  
Le Ciel même envia cette félicité :  
Céphale eut à combattre une Divinité.  
Il était jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,  
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.

Nos belles cacheraient un pareil sentiment :  
Chez les Divinités on en use autrement.  
Celle-ci déclara ses pensées à Céphale ;  
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :  
Les jeunes Déeses qui n'ont qu'un vieil Époux  
Ne se soumettent point à ces lois comme nous :  
La Déesse enleva ce Héros si fidèle.  
De modérer ces feux il pria l'Immortelle :  
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.  
« Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;  
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :  
Recevez seulement ces marques de la mienne.  
(C'était un javelot toujours sûr de ses coups.)  
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous  
Fera le désespoir de votre âme charmée,  
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »  
Tout oracle est douteux, et porte un double sens :  
Celui-ci mit d'abord notre Époux en suspens.  
« J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !  
Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?  
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !  
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir. »  
Des Mages aussitôt consultant la science,  
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,  
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux Cieus  
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des Dieux ;  
Joint les pleurs aux soupirs, comme un Amant sait faire,  
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.  
Il fallut recourir à ce qui porte coup,  
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,  
Promit tant, que Procris lui parut incertaine ;  
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :  
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,  
Conte aux vents, conte aux bois ses déplorables secrets,  
S' imagine en chassant dissiper son martyre.  
C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire  
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.  
« Doux Vents, s'écriait-il, prêtez-moi des soupirs !  
Venez, légers Démons par qui nos champs fleurissent ;  
Aure, fais-les venir ; je sais qu'ils l'obéissent :  
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer. »  
On l'entendit : on crut qu'il venait de nommer  
Quelque objet de ses vœux, autre que son Epouse.  
Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.  
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.  
« Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits !  
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ?  
— Nous vous plaignons ; il l'aime, et sans cesse il l'appelle :  
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois  
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;  
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.  
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :  
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »  
Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.  
Les Amants sont toujours de légère croyance.  
S'ils pouvaient conserver un rayon de prudence,  
(Je demande un grand point, la prudence en amours)  
Ils seraient aux rapports insensibles et sourds ;  
Notre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose.  
Elle se lève un jour ; et lorsque tout repose,  
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur  
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,  
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.  
Il invoquait déjà cette Aure prétendue :  
« Viens me voir, disait-il, chère Déesse, accours !  
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours  
La peine que je sens se trouve soulagée. »  
L'épouse se prétend par ces mots outragée :  
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachaient,  
Mais celui seulement que ses soupçons cherchaient.  
Ô triste jalousie ! ô passion amère !  
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !  
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras  
Sans voir encore par eux ce que l'on ne voit pas !  
Procris s'était cachée en la même retraite  
Qu'un fan de biche avait pour demeure secrète.  
Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'Époux.  
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,  
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse ;  
Malheureux assassin d'une si chère Epouse !  
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;  
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,  
Du même javelot il veut s'ôter la vie.  
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie ;  
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :  
L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant

Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,  
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,  
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :  
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !  
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :  
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.  
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,  
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.  
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,  
À revoir leur travail se montrent empressées.  
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,  
Avait presque achevé le fameux différend  
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.  
On voyait en lointain une ville naissante ;  
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,  
Dépendait du présent de chaque déité.  
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :  
Un coup de son trident fit sortir de la terre  
Un animal fougueux, un Coursier plein d'ardeur :  
Chacun de ce présent admirait la grandeur.  
Minerve l'effaça, donnant à la contrée  
L'Olivier, qui de paix est la marque assurée.  
Elle emporta le prix, et nomma la cité :  
Athènes offrit ses vœux à cette déité ;  
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,  
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.  
Les premières portaient force présents divers ;  
Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers ;  
Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.  
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,  
La jeune Iris commence en ces mots son récit :  
« Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;  
Je suivrai toutefois la matière imposée.  
Télamon pour Cloris avait l'âme embrasée,  
Cloris pour Télamon brûlait de son côté.  
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,  
Tout se trouvait en eux, hormis ce que les hommes  
Font marcher avant tout dans ce siècle où nous sommes :  
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.  
Ces Amants, quoique épris d'un désir mutuel,  
N'osaient au blond Hymen sacrifier encore,  
Fausse de ce métal que tout le monde adore.  
Amour s'en passerait ; l'autre état ne le peut :  
Soit raison, soit abus, le Sort aient le veut.  
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,  
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur suivie.  
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers :  
Un Pays contesté par des Peuples divers  
Engagea Télamon dans un dur exercice ;  
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.  
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur :  
Il voulut mériter son estime et son cœur.  
Pendant que ses exploits terminent la querelle,  
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la belle  
D'amples possessions et d'immenses trésors.  
Il habitait les lieux où Mars régnait alors.  
La belle s'y transporte ; et partout révérée,  
Partout des deux partis Cloris considérée,  
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon  
Venait de consacrer un trophée à son nom.  
Lui de sa part accourt ; et, tout couvert de gloire,  
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.  
Leur rencontre se fit non loin de l'élément  
Qui doit être évité de tout heureux amant.  
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;  
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.  
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens  
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.  
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,  
Ils commettent aux flots cette douce espérance.  
Zéphyre les suivait quand, presque en arrivant,  
Un pirate survient, prend le dessus du vent,  
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,  
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :  
Après un long combat son parti fut défait,  
Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet  
Qu'un esclavage indigne. Ô dieux ! qui l'eût pu croire ?  
Le sort, sans respecter ni son sang ni sa gloire,  
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,  
Le fit être forcé aussitôt qu'il fut pris.  
« Le Destin ne fut pas à Cloris si contraire.  
Un célèbre Marchand l'achète du Corsaire :  
Il l'emmena ; et bientôt la Belle, malgré soi,  
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.  
L'Épouse du Marchand la voit avec tendresse.  
Ils en font leur Compagne, et leur fils sa Maîtresse.  
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs desirs  
Répondait seulement par de profonds soupirs.  
Damon, c'était ce fils, lui tient ce doux langage :  
« Vous soupirez toujours, toujours votre visage  
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.  
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verraient-ils à regret  
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ?  
Rien ne vous force ici ; découvrez-nous votre âme :  
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.  
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?  
Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :  
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.  
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?

Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaigne plus.  
J'en sais qui l'agrèraient ; j'ai su plaire à plus d'une ;  
Pour vous, vous méitez toute une autre fortune.  
Quelle que soit la nôtre, usez-en ; vous voyez  
Ce que nous possédons, et nous-même à vos pieds. »  
Ainsi parle Damon ; et Cloris tout en larmes  
Lui répond en ces mots, accompagnés de charmes :  
« Vos moindres qualités, et cet heureux séjour  
Même aux filles des dieux donneraient de l'amour ;  
Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,  
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.  
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,  
Je ne puis ; et voudrais vous pouvoir écouter ;  
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :  
Si toujours la naissance éleva mon courage,  
Je me vois, grâce aux Dieux, en des mains où je puis  
Garder ces sentiments malgré tous mes ennuis ;  
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)  
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.  
Je chéris un Amant, ou mort, ou dans les fers ;  
Je prétends le chérir encor dans les enfers.  
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?  
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ;  
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvait si doux,  
Et doublement esclave est indigne de vous.  
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.  
Fuyons, dit-il en soi ; j'oublierai cette Belle :  
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront :  
Voyons ce que l'absence et le temps produiront. »  
À ces mots il s'embarque ; et, quittant le rivage,  
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,  
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,  
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.  
Télamon, de ce nombre, avait brisé sa chaîne :  
Aux regards de Damon il se présente à peine,  
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin  
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;  
Puis le plaint, puis l'emmena, et puis lui dit sa flamme.  
D'une Esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :  
« Elle chérit un mort ! Un mort ! ce qui n'est plus  
L'emporte dans son cœur à mes vœux sont superflus. »  
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.  
Télamon dans son âme admire l'aventure,  
Dissimule, et se laisse emmener au séjour  
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.  
Comme il voulait cacher avec soin sa fortune,  
Nulle peine pour lui n'était vile et commune.  
On apprend leur retour et leur débarquement ;  
Cloris, se présentant à l'un et l'autre Amant,  
Reconnaît Télamon sous un faux qui l'accable.  
Ses chagrins le rendaient pourtant méconnaissable ;  
Un œil indifférent à le voir eût erré,  
Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré !  
Le fardeau qu'il portait ne fut qu'un vain obstacle,  
Cloris le reconnaît, et tombe à ce spectacle :  
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour  
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.  
On demande à Cloris la cause de sa peine :  
Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine.  
Son récit ingénu redoubla la pitié  
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.  
Damon dit que son zèle avait changé de face :  
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,  
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir  
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.  
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle  
À sceller de l'Hymen une union si belle ;  
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,  
Il pria ses parents de doter son rival :  
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'Hyménée.  
Le soir étant venu de l'heureuse journée,  
Les noces se faisaient à l'ombre d'un ormeau ;  
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau :  
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,  
Perce les deux époux d'une atteinte subite.  
Cloris mourut du coup, non sans que son Amant  
Attirât ses regards en ce dernier moment.  
Il s'écria, en voyant finir ses destinées :  
« Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années !  
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisait-il pas  
Que la haine du Sort avançât mon trépas ? »  
En achevant ces mots, il acheva de vivre :  
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre :  
Blessé légèrement, il passa chez les morts :  
Le Styx vit nos Époux accourir sur ses bords.  
Même accident finit leurs précieuses trames ;  
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.  
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)  
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur :  
Le couple infortuné face à face repose.  
Je ne garantis point cette métamorphose :  
On en doute. – On la croit plus que vous ne pensez,  
Dit Clymène ; et, cherchant dans les siècles passés  
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,  
Tout ceci me fut dit par un sage Interprète.  
J'admire, je plains ces Amants malheureux :  
On les allait unir ; tout concourait pour eux ;  
Ils touchaient au moment ; l'attente en était sûre :  
Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;

Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains :  
Les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.  
— Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.  
La Fête est vers sa fin, grâce au Ciel, avancée ;  
Et nous avons passé tout ce temps en récits  
Capables d'affliger les moins sombres esprits :  
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.  
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,  
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.  
Le miracle en est grand ; l'Amour en fut l'auteur :  
Il en fait tous les jours de diverse manière ;  
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisait aux yeux ; mais ce n'est pas assez :  
Son peu d'esprit, son humeur sombre,  
Rendaient ces talents mal placés.  
Il fuyait les cités, il ne cherchait que l'ombre,  
Vivait parmi les bois, concitoyen des ours.  
Et passait sans aimer les plus beaux de ses jours.  
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire :  
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas  
Qu'insensible aux plus doux appas  
Jamais un homme ne soupire.  
Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?  
Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :  
Je veux des passions ; et si l'état le pire  
Est le néant, je ne sais point  
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.  
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,  
Vit l'ole endormie, et le voilà frappé :  
Voilà son cœur développé.  
Amour, par son savoir suprême,  
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros.  
Zoon rend grâce au Dieu qui troublait son repos :  
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.  
À la fin l'ole s'éveille ;  
Surprise et dans l'étonnement,  
Elle veut fuir, mais son Amant  
L'arrête, et lui tient ce langage :  
« Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?  
Je ne suis plus celui qu'on trouvait si sauvage :  
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux ;  
Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.  
Souffrez que, vivant sous vos loix,  
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois. »  
Iole, à ce discours encor plus étonnée,  
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,  
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.  
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :  
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.  
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,  
Ni ses soins pour plaire à la belle :  
Leur hymen se conclut. Un Satrape voisin,  
Le propre jour de cette fête,  
Enlève à Zoon sa conquête :  
On ne soupçonnait point qu'il eût un tel dessein.  
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,  
Poursuit le ravisseur, et le joint et l'engage  
En un combat de main à main.  
Iole en est le prix aussi bien que le juge.  
Le Satrape, vaincu, trouve encor du refuge  
En la bonté de son rival.  
Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;  
Il mourut du regret de cet hymen fatal :  
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.  
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,  
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.  
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée ?  
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours. »

La jeune Iris à peine achevait cette histoire ;  
Et ses sœurs avouaient qu'un chemin à la gloire,  
C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé ;  
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?  
Quel charme de s'ouvrir louer par une bouche  
Qui même sans s'ouvrir nous enchante et nous touche  
Ainsi disaient ces sœurs. Un orage soudain  
Jette un secret remords dans leur profane sein.  
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :  
« Où sont, dit-il, ces soeurs à la main sacrilège ?  
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur  
Opposer son Égide à ma juste fureur :  
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.  
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance ! »  
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,  
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.  
On cherche les trois Sœurs ; on n'en voit nulle trace :  
Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place  
Une Chapelle au Dieu, père du vrai Nectar.  
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part  
Au destin de ces Sœurs par elle protégées ;  
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,  
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :  
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.  
Profitez, s'il se peut, d'un si fameux exemple :  
Chômions : c'est faire assez qu'aller de Temple en Temple  
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :  
Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus. »

Trois saints, également jaloux de leur salut,  
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.  
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :  
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents  
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.  
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses  
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,  
S'offrit de les juger sans récompense aucune,  
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.  
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses pêchés,  
Se condamne à l'aider la moitié de sa vie :  
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.  
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout  
De guérir cette folle et détestable envie.  
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.  
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux  
Est une charité que je préfère aux autres.  
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,  
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier,  
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse.  
« Il a pour tels et tels un soin particulier,  
Ce sont ses amis ; il nous laisse. »  
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras  
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :  
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale  
À nul des deux ne convenait :  
Jamais le juge ne tenait  
A leur gré la balance égale.  
De semblables discours rebutaient l'appointeur :  
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :  
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,  
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,  
Vont confier leur peine au silence des bois.  
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,  
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,  
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.

« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.  
Qui mieux que vous sait vos besoins ?  
Apprendre à se connaître est le premier des soins  
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.  
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?  
L'on le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :  
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.  
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?  
Agitez celle-ci. – Comment nous verrions-nous ?  
La vase est un épais nuage  
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.  
– Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,  
Vous verrez alors votre image.  
Pour vous mieux contempler demeurez au désert. »  
Ainsi parla le solitaire.  
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.  
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,  
Il faut des médecins, il faut des avocats.  
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :  
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.  
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.  
Ô vous, dont le public emporte tous les soins,  
Magistrats, princes et ministres,  
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,  
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,  
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.  
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,  
Quelque flatteur vous interrompt.  
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :  
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !  
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :  
Par où saurais-je mieux finir ?